

Un jour, une vieille mendiante qu'elle avait longtemps assistée se présenta en même temps qu'Elisabeth à ce passage dangereux. Loin de lui céder le pas, la mégère la repoussa avec violence et la fit tomber dans le ruisseau. Elle ajouta même l'insulte à la brutalité : Ta place est bonne, toi qui n'a pas su rester princesse quand tu l'étais !...

Déjà Elisabeth riait sincèrement de ce qu'elle appelait sa maladresse, lavait ses vêtements souillés à la fontaine voisine, se reprochant de n'avoir pas assez expié ses vanités d'autrefois.

Le Seigneur se contenta de l'héroïque bonne volonté de sa servante. Par une suite de circonstances qu'il serait trop long de raconter ici, justice lui fut rendue ainsi qu'à ses enfants. Elle rentra dans son château, admirée et honorée, elle pardonna, elle oublia... Mais elle avait pris le goût de la pauvreté. Elle finit par trouver vide la vie d'une châtelaine. Si son confesseur le lui eût permis, elle serait entrée chez les Clarisses. Mais Maître Conrad de Marbourg, Franciscain, son directeur, éclairé d'en haut, lui refusa cette autorisation. Elle reçut de ses mains l'habit du T.-O. et elle joignit à la pratique de la Règle les trois vœux de religion. Pendant deux années encore, elle vécut dans une petite maison de bois qu'elle s'était fait bâtir à Margbourg, près du couvent des Franciscains. Elle aurait désiré vivre d'aumônes ; son prudent directeur ne le lui permit pas, et même il exigea qu'elle gardât certains revenus. Elle s'en consola en travaillant pour gagner sa vie, et consacra aux pauvres tout son petit avoir. Elle se fit de plus la servante des malades dans l'hôpital de Margbourg. Son active charité ne connaissait pas de séjour plus délicieux que celui de la souffrance.

Au don de sublime oraison qu'elle possédait depuis longtemps, Notre-Seigneur ne tarda pas à ajouter le don des miracles. Les malades et les infirmes accouraient de toute part auprès d'elle pour implorer le